

Légendes de Gisors

Le texte qui suit a été publié en 1833 dans le Bulletin de l'ancienne société d'agriculture, sciences et Belles-lettres du département de l'Eure. Un Gisorsien y proposait une série de « Lettres sur Gisors », dont la première (pages 142 - 145) évoque le château de Gisors, celui de Neaufles Saint-Martin mais aussi des légendes associées à ces lieux. L'auteur Nicolas René Potin de la Mairie (1786 - 1863) est né à Gisors dont il fut maire entre 1820 et 1826. Auteur d'un ouvrage sur la ville de Gournay (1844) il fut longtemps considéré comme un historien faisant autorité.

Source bibliographique : « Bulletin de l'ancienne société d'agriculture, sciences et Belles-lettres du département de l'Eure » (Volume 1833), Louviers, 1833, 463 pages). Nous avons conservé l'orthographe de l'époque qui écrit, par exemple, avoit, voyoit, étoit, tems (pour temps, enfans (pour enfants), etc.

La publication de ce texte ne vise pas à proposer une nouvelle et énième « Histoire du château de Gisors et de celui de Neaufles Saint-Martin» mais à montrer comment les historiens du début du XIXe siècle, marqués par le romantisme, racontaient cette histoire. On s'aperçoit rapidement que nombre de faits sont biaisés, voire sont inexacts et doivent être complétés et corrigés à la lumière des connaissances historiques contemporaines . Il y a certes des erreurs ponctuelles qui sont dues à l'insuffisance de la documentation accessible à l'historien au moment où il travaillait. Mais n'oublions pas l'immense travail d'érudition effectué aux XIXe et XXe siècles pour retrouver, éditer et publier les dizaines de milliers de documents médiévaux, chartes, ordonnances, vidimus, chroniques, etc. dont les historiens des siècles précédents ne disposaient pas encore. Si le texte présente des inexacitudes c'est aussi parce qu'il rend compte d'un Moyen-Âge imaginaire et fantasmé tel que certains historiens du XIXe siècle nous proposent : ils racontent des histoires plus qu'ils n'écrivent l'« Histoire », comme si les légendes et autres récits merveilleux appartenaient « l'Histoire officielle ». C'est ce Moyen-Âge qui transparait dans les pages consacrées au souterrain ou au trésor, celui aussi que montrent certaines gravures qui recherchent le pittoresque comme celle du prisonnier de la tour de Gisors, bardé de chaînes et en train de sculpter son œuvre. Dans tout ceci, on est loin des réalités historiques..

En somme, si le texte de Potin de la Mairie n'a pas une parfaite valeur scientifique, il nous révèle un aspect de la vision du monde que portait la pensée romantique.



Le château de Gisors
Lithographie, 1825

Les illustrations sont tirées du livre de Charles Nodier *Voyages pittoresques et romantiques dans la France* »

« C'est comme place forte, comme ville frontière que Gisors appartient au moyen âge. Quoique cédée, par le traité de 912, aux conquérans du nord , elle était cependant la seigneurie d'un chevalier Thibaut, surnommé Payen, de la famille de Montmorency, à qui l'enleva Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre et duc de Normandie, en 1092. »

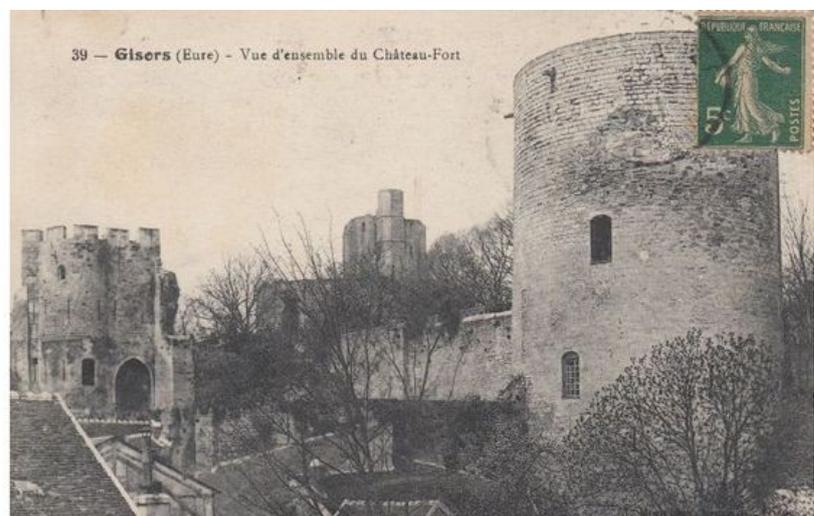
Les historiens modernes ont revu ces dates et attributions et suivent Ordéric Vital qui déclare que c'est Guillaume le Roux qui fit construire le premier château, lequel, « faisant face aux places (françaises) de Chaumont, Trie et de Boury a protégé la Normandie jusqu'à ce jour ». Les travaux furent dirigés par Robert de Belesme qualifié de « maître d'œuvre très qualifié ». D'autre part, Thibaut Payen posséda bien Gisors, qu'il obtint de Robert Courteheuse, mais en 1101, donc après sa construction dont il ne fut en rien l'ordonnateur. À cette époque, il ne devait y avoir guère plus qu'une tour en bois et une palissade qui ne devinrent qu'au cours de la première moitié du XIIe siècle un puissant donjon octogonal, et une enceinte en pierre (nommée chemise), qui contenait une chapelle et des cuisines.

« La haute tour qui s'élève au milieu de l'enceinte du château, comme pour attester aux tems modernes le courage des tems passés, porte le nom de Tour Saint-Thomas. Ce nom lui a été donné parce que saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, persécuté par Henri II, roi d'Angleterre , se retira à Gisors. Au pied de cette tour, et au haut de la butte sur laquelle elle est construite, existait une chapelle dédiée à ce saint prélat. »

Le nom donné à la tour et la dédicace de la chapelle sont plutôt à trouver en rapport avec le culte du défunt, qui s'est beaucoup développé en Normandie sous la forme de dédicaces d'églises, de chapelles, d'autels ou d'hôpitaux, un culte particulièrement présent dans les diocèses de Rouen, Évreux et Sées. Par contre, il ne semble pas que Thomas Becket se soit jamais retiré à Gisors même s'il y est venu plusieurs fois, comme par exemple le 18 novembre 1167 quand il rencontra des légats du pape qui tentaient de lui faire entendre raison et lui faire accepter un compromis avec Henri II. À partir de 1164, en conflit avec le roi, il s'enfuit en France, obtint un asile à l'abbaye de Pontigny (jusqu'en 1166) puis, quand le roi d'Angleterre menaça de se venger sur les cisterciens de ses États, à Sens. Au début de décembre 1170, reprenant de plus belle ses attaques contre le roi, Thomas Becket rentra en Angleterre, quelques jours avant son assassinat dans la cathédrale de Canterbury.

« La chapelle a été détruite pendant la révolution; on en voit encore la place et les fondations. M. l'abbé Rigault, actuellement premier vicaire de Gisors, en était chapelain; on y disait la messe une fois par an. Une seconde tour, plus moderne et bien mieux conservée, attire aussi l'attention des curieux et des voyageurs : on la nomme la Tour de la Passion. Au fond de cette tour est un cachot

obscur dans lequel un peu de jour pénètre par d'étroites meurtrières. Les murs épais de cette prison sont sculptés en différens endroits : ici on aperçoit un tournoi, là des



monuments gothiques, des forteresses et enfin la passion de Notre-Seigneur : c'est de cette espèce de bas-relief que la tour a pris son nom.

On dit que sous le règne de François, un prisonnier d'état, enfermé dans cette sombre demeure, fit d'un clou qu'il arracha à la porte de son cachot, le ciseau qui a laissé à la postérité cette preuve impérissable de la patience et de l'ennui d'un infortuné. Il resta là, dit-on, pendant une vingtaine d'années, et, au bout de ce tems, la seule ressource le seul ami du prisonnier, son clou, son précieux clou, usé par un long travail, se rompit; il ne put survivre à cette perte, il mourut de chagrin. Une autre tradition, plus vraie peut-être, mais moins dramatique, suppose, qu'à l'aide de son clou, le prisonnier parvint à s'échapper. On remarque dans la tour, au-dessous de chaque meurtrière, des trous qui peuvent servir à y monter. On croit que le prisonnier s'évada par une de ces meurtrières, et que les bas-reliefs qu'il sculptait servaient à cacher le travail qu'il faisait dans le dessein de s'échapper. »

Ci-contre, la tour du prisonnier,
lithographie, 1825

Le temps, la nuit, la nostalgie, le pittoresque et le fantastique sont présents dans l'évocation du même personnage que fait Charles Nodier dans son livre « Voyages pittoresques et romantiques dans la France - Ancienne Normandie », volume 2 (Paris, 1825, 190 pages)

« Plus malheureux que l'Homme au masque de fer, cet infortuné n'a pas même usé du privilège facile de confier son secret à un chiffre, l'époque de sa captivité à un chronogramme, le sujet de ses malheurs à un emblème : et cependant il a pu perpétuer sa mémoire dans des bas-reliefs qui dureront autant que ces murailles, et dont les sujets chevaleresques ou religieux, exécutés, dit-on, avec un clou, décorent tous les contours de l'enceinte arrondie où les rayons du soleil, descendus de deux embrasures voisines, lui ont permis de suivre d'un oeil sûr les progrès de son travail. (..). Plus soigneux de son salut dans le ciel que de sa renommée dans l'histoire, et de l'avenir que du temps, il se cherchoit une protection immortelle au-delà de cette vie d'épreuve et de douleurs que le monde lui avoit fait subir. Il est probable que cette place étoit celle qu'il avoit choisie pour le repos du soir, qu'elle lui rappeloit au commencement et à la fin du jour le besoin de la prière, et, si j'en ai bien jugé, elle lui étoit d'autant plus agréable qu'elle voyoit le soleil naissant éclairer devant lui ses ouvrages commencés. » (Page 142)



Le prisonnier a laissé dans sa cellule des sortes de bas-reliefs : scènes de la Résurrection, Adam et Ève, Saint Nicolas ressuscitant des petits enfants, bal des Ardents, écusson avec des cœurs et même la croix pattée des Templiers. Ces graffiti seraient l'œuvre d'un certain Poulain, puisqu'on peut y lire l'inscription « O Mater Dei, memento mei, Poulain (« Ô Mère de Dieu, souviens-toi de moi, Poulain »). Une tradition veut qu'il serait un fils illégitime de Charles Ier de Bourbon, archevêque de Rouen, que les Ligueurs tentèrent

*d'imposer comme roi de France après l'assassinat d'Henri III, à la place du futur Henri IV !
Les raisons de sa présence à Gisors restent bien mystérieuses...*



Ci-contre : le prisonnier de la tour de Gisors, bardé de chaînes et en train de sculpter son œuvre. Carte postale (début du XXe siècle) reprenant une lithographie de 1825.

« Deux reines du nom de Blanche, douairières de France, ont possédé Gisors, Neaufles et le bois de Dangu.

Blanche de Castille, mère de Saint-Louis, fut dame de Gisors et de Neaufles par le don apparent que lui en fit

Jean sans-Terre, son oncle, en faveur de son futur mariage avec Louis VIII, fils unique de Philippe-Auguste. La donation fut faite au château du Goulet, en 1200 au mois de mai. Blanche fut mariée, dans un village des environs de Gaillon, par Elie, archevêque de Bordeaux. Après la mort de Louis VIII, la reine Blanche de Castille choisit Neaufles pour retraite.

Blanche de Navarre (dite aussi d'Évreux), épouse du roi Philippe de Valois, fut aussi dame de Gisors et de Neaufles ; elle mourut au château de Neaufles le 5 octobre 1398. »



Gisant de Blanche de Navarre, abbaye de saint-Denis

Cette grande dame, surnommée Belle Sagesse par ses contemporains apparaît aussi dans l'histoire de Gisors telle que Gédéon Dubreuil, (Gédéon Dubreuil, Gisors et ses environs, Paris, 1857, p.171 - pages 14 et 15.) un autre historien local du milieu du XIXe siècle, la conçoit : il a des informations inédites sur le prisonnier de Gisors : son identité et sa tombe ! Les personnes qui ont pénétré dans le souterrain qui part du château (elles n'ont eu que « quelques pierres à lever pour en découvrir l'orifice » ont pu aller jusqu'à « la double grille qui entoure le tombeau du Prisonnier de Gisors et celui de sa fille, - fille de la reine Blanche d'Évreux. » Si l'on interprète correctement la phrase, Blanche d'Évreux aurait eu une fille illégitime d'un homme dont elle était amoureuse et qui était retenu prisonnier à Gisors... Un jour, le prisonnier fut mortellement blessé en tentant de s'échapper pour rejoindre Blanche

et « après le baiser d'adieu donné à Blanche et à sa fille, il trépassa ; et fut enterré à l'entrée du souterrain de la tour de Neaufles. »(page 85)

Une belle histoire d'amour peut-être, mais on eût aimé que l'auteur appuie ses dires sur quelques justificatifs car la mention des amours clandestines de cette reine est pour le moins surprenante ! On a affaire ici plus au travail d'un romancier qu'à celui d'un historien.

« De l'ancien château fort de Neaufles il n'existe plus que la moitié d'une tour qui se soutient encore malgré les ravages des tems et les efforts des hommes : isolée au milieu des bois, elle les domine et s'élève au-dessus des arbres qui l'entourent. On assure que cette tour, bâtie à une lieue de Gisors, communiquait avec le château de cette ville, par un long souterrain qui passait sous la petite rivière de la Lévrière. Des tentatives ont été souvent faites pour pénétrer dans ce souterrain , mais des éboulements et d'autres obstacles ont empêché de s'y enfoncer.

Ah les souterrains !

Nous avez tous entendu des histoires de souterrains. Un ami, ou un ancien ou même un guide nous a expliqué que sous tel château part un souterrain qui débouche plus ou moins loin dans la campagne ou qui rejoint un autre château, à plusieurs kilomètres de là. Naturellement, si vous voulez pénétrer dans ces souterrains, on vous répond que ce n'est pas possible, ils sont murés, éboulés et pas accessibles au public pour des raisons de sécurité !

L'historien que nous suivons, Potin de la Mairie, croit à l'existence d'un souterrain reliant Gisors à Neaufles. Un unique souterrain, d'ailleurs, alors que d'autres auteurs, tel Gédéon Dubreuil affirment qu'il existait là un vaste réseau : le tunnel entre Gisors et Neaufles se prolongeait jusqu'à Château-sur-Epte une douzaine de kilomètres plus loin, et de là repartait jusqu'au Château Gaillard à une vingtaine de kilomètres ! Et il ne s'agissait pas d'un boyau étroit, au contraire il était si large que « trois hommes (y) marchent aisément de front ». Voici des travaux médiévaux dont l'ampleur n'est pas sans rappeler ceux entrepris pour le percement du tunnel sous le Mont-Blanc ou sous la Manche dix siècles plus tard ! Mais nul doute n'est possible, « ce souterrain existe encore, bien qu'effondré dans plusieurs parties de son parcours... Des habitans de Neaufles, encore existans aujourd'hui, y sont descendus » affirme Gédéon Dubreuil. (Pages 14 et15)

Jean Baboux aime à raconter qu'une personne qui par ailleurs semblait sérieuse, et sensée lui a soutenu qu'en 1944 les troupes anglaises ont pu traverser la Seine grâce à un souterrain médiéval qui, je suppose, devait relier le château des Tourelles à la Tour des archives. Faisant un jour visiter le site des Tourelles, un visiteur a soutenu avec force au rédacteur de ces lignes qu'un tel souterrain existait bel et bien. Impossible de le faire changer d'avis même en lui expliquant que, lors de la construction du métro parisien vers 1900, il a fallu congeler le sol pour empêcher les infiltrations d'eau et pouvoir forer les tunnels sous la Seine.

« La tradition s'est conservée qu'un trésor immense est caché au fond de cet antre, et que de formidables grilles en défendent l'approche. Il n'y a qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment dans l'année où il soit possible de pénétrer dans cette obscure demeure; mais à des conditions qui font frémir la cupidité la plus insatiable. Le jour de Noël, à l'instant où le célébrant lit la généalogie, les obstacles qui s'opposent aux efforts de ceux

qui auraient voulu s'enfoncer dans cette merveilleuse caverne se dissipent comme par enchantement, les flammes diaboliques s'éteignent, le gardien infernal du magique trésor s'endort, et toutes les richesses sur lesquelles il veille, comme un autre Argus* peuvent devenir la proie du premier audacieux qui aura osé tenter l'aventure. »

(*Argus était un personnage mythologique doté de cent yeux. Un argus (mot vieilli) désigne un surveillant vigilant qu'il est difficile de tromper.)



Des fouilleurs émergent du souterrain de la tour de Neaufles. Lithographie de 1825.
Un des deux personnages en bas à droite serait le poète Charles Nodier.

« Mais si cet audacieux prend mal ses mesures, malheur à lui ! La généalogie achevée, les grilles se referment , les flammes se rallument, le démon se réveille, et celui qui se trouve alors dans le souterrain de la reine Blanche ne reverra jamais la lumière des cieux. »



Le château de Gisors – Lithographie 1825

La tradition des souterrains de Neaufles offre une grande ressemblance avec celle de l'ancienne abbaye de Pacy-sur-Eure où se cachait un trésor gardé par douze chevaliers et accessible aux plus téméraires seulement quelques instants le jour de Noël..

« Ce souterrain a donné lieu à une autre histoire merveilleuse qui se répète d'âge en âge, que les anciens du canton ont entendu raconter à leurs pères et qu'ils redisent à leurs enfans ; la voici : la reine Blanche , on ne dit pas laquelle, assiégée dans Gisors, résolut de faire une sortie contre les assaillans ; mais s'étant trop avancée, elle fut coupée par l'armée ennemie et il lui devint impossible de rentrer dans la ville. Le soleil se couchait, la nuit commençait à couvrir la campagne, elle se retira avec sa troupe sur la colline où se détachait au milieu des arbres, le château blanchâtre et déjà démantelé de Neaufles. Les ennemis cernèrent ce point de toutes parts, certains qu'au point du jour la reine de France serait leur prisonnière. Le jour parait, la tour ruinée est escaladée sans obstacle, un silence profond y règne, le bruit des armes ennemies le trouble seul. Blanche et ses chevaliers semblent s'être évanouis comme l'ombre de la nuit devant les premiers rayons de l'aurore. Pendant que l'on parcourt avec étonnement la citadelle déserte, pendant que l'on cherche à expliquer ce qui cause une si grande surprise, la reine, rentrée dans Gisors

par le mystérieux souterrain apparaît tout à coup avec une force plus considérable que la veille, et l'ennemi épouvanté fuit sans se défendre, si toutefois Blanche lui laisse le temps de fuir.

Il n'existe aucune preuve ni la moindre présomption que l'une ou l'autre Dame de Neaufles ait jamais pris la tête d'une troupe armée et combattu (contre qui, d'ailleurs?) comme il est suggéré ici. De plus, le château n'était pas encore démantelé à l'époque des deux reines. Au contraire, on sait que des travaux d'entretien et des transformations plus importantes ont encore eu lieu dans le second quart du XIV^e siècle : (transformation d'un premier niveau en cave, reprise des ouvertures et de la chambre de latrines située au dernier niveau).

Un autre auteur de la même époque, le vicomte Walsh, décrit la même disparition et réapparition mystérieuses de la reine dans son livre « Souvenirs de voyage » (Tours, 1842, 371 pages.)

« L'aurore paraît, ils s'élancent impatients vers la citadelle ruinée, où Blanche ne peut s'échapper. Oh surprise ils montent sans obstacle les murs sont déserts L'écho répond seul à leurs cris de guerre; pas un soldat, pas une arme, pas un drapeau les guerriers de Blanche et Blanche elle-même se sont évanouis avec l'aurore, comme les vapeurs de la vallée.

Qui peindrait l'étonnement des soldats désespérés ? Les uns se persuadent que Blanche, protégée par les enfers, a été invisiblement enlevée avec ses troupes par les esprits du noir abîme ; les autres s'imaginent que la veille, à la chute du jour, en la poursuivant dans la vallée, ils ont été abusés par les brouillards de la rivière, qui, sans doute, à leurs yeux avaient pris la forme fantastique d'un bataillon fuyant. Tandis que sous les remparts solitaires de Neaufles, leur imagination se nourrit de fantômes et se perd en conjectures, Blanche soudain s'élanche hors des murs de Gisors, fond comme la foudre sur l'ennemi épouvanté de ces sortilèges, et remporte une victoire complète. » Page 36.



Le château de Neaufles Saint-Martin, situé au bord de la Levrière, affluent de l'Epte, fait partie de la « ligne Maginot » anglo-normande édifiée à la fin du Xe siècle, et surtout au XI^e face à un dispositif français semblable. Sans être une forteresse de premier ordre, Neaufles était tout de même un point d'appui important qui protégeait les abords de la place de Gisors. Plus tard, ayant perdu toute fonction militaire, le château de Neaufles fut démantelé sous le règne d'Henri IV (puis à nouveau par Mazarin) et seul subsiste le donjon (la fameuse « Tour de la Reine Blanche », ainsi nommée en mémoire de la reine Blanche d'Evreux, aussi appelée Blanche de Navarre, seconde épouse du roi Philippe VI, qui y vécut et y décéda en 1398.

La tour sur motte dont on peut encore voir les restes (photo ci-contre) est en partie éventrée. Haute d'une vingtaine de mètres de hauteur pour

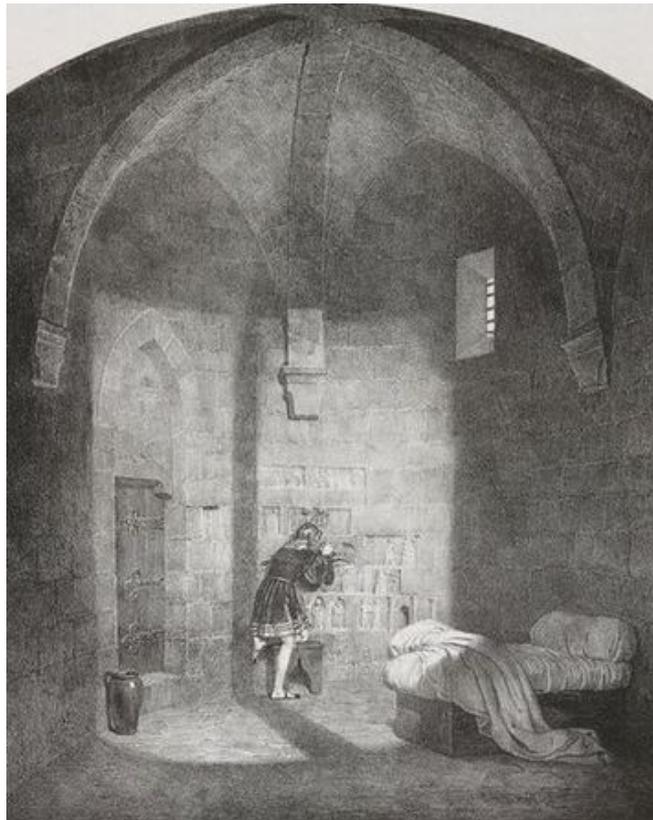
13,60 mètres de diamètre, avec de puissants murs épais de près de trois mètres, elle abritait trois étages sur plancher. Toutes les autres constructions ont disparu, mais de profonds fossés et des enceintes de terre sont encore visibles, délimitant une vaste basse-cour et protégeant la motte du côté du plateau. »

La description qu'en fait Charles Nodier (ci-après) nous montre un monument bien différent qui n'est pas sans évoquer la « Sehnsucht », ce mot courant de la poésie romantique allemande, qu'on traduit souvent en français par « nostalgie

« Ce petit nombre de maisons éparses appartenoient alors à une ville. Ces débris étoient un palais. Il n'en reste plus qu'une tour qui se dessine sur l'horizon au-dessus d'un vaste rideau de collines boisées, et dont l'existence est une espèce de phénomène, tant la masse de l'édifice surplombe de toutes parts sur ses bases caduques. Bientôt ce dernier témoin d'une longue histoire jonchera les ronces qui l'entourent de vestiges sans formes et sans nom, et le voyageur les foulera sans les connoître, jusqu'à ce que d'autres ronces viennent les couvrir à leur tour. (Nodier, *Voyages pittoresques*, page 141)

* * *

La « lettre sur Gisors » publiée et commentée ici montre que le travail de Potin de la Mairie n'a qu'une valeur historique et scientifique très partielle, mais il nous révèle la vision du monde que portait la pensée romantique, qui tend à mêler légendes et récits appartenant à « l'Histoire officielle ». Comme le château de Pierrefonds qui semble être une construction médiévale, mais qui en fait est une structure largement imaginaire, l'histoire que les historiens romantiques ont écrite nous montre quel regard ambigu l'homme cultivé du XIXe siècle portait sur son temps.



Le prisonnier dans son cachot – Lithographie 1825

Jean-Claude Viel